

et quelques pièces d'or. Il remit le tout au jeune homme : c'est à toi, lui dit-il, comme le cheval, comme la tête !... En parlant ainsi il enlevait le sanglant trophée et l'attachait à la crinière du cheval conquis sur l'Arverne.

Trois jours plus tard ils arrivaient au camp.

Vercingétorix sortait de sa tente, en proie aux préoccupations qu'on connaît, quand Bathanat et son fils se présentèrent à lui. Il les reconnut aussitôt qu'il les vit et leur souhaita la bienvenue, et plus spécialement au jeune homme : — Bonjour, et merci pour votre empressement, car j'ai besoin de tous les braves ! — Et il allait s'éloigner, quand le collier-d'or lui demanda de rentrer sous sa tente, pour lui faire une communication importante ⁽¹⁾. — Le Brenn les fit entrer, s'assit tout soucieux et invita son ancien hôte à parler.

Alors Bathanat lui raconta ce qui leur était arrivé trois jours plus tôt, et présenta à Vercingétorix les tablettes et la tête de l'émissaire du sénat. Le Brenn lut d'abord les tablettes avec un intérêt qu'attestèrent deux ou trois interjections indignées, et l'air de satisfaction qu'exprima ensuite son visage. Ecartant ensuite le lambeau de *saie* qui voilait le front de la tête coupée, il eut un geste de surprise.

— Et c'est cet enfant qui a tué cet homme ? fit-il, presque incrédule.

— Lui-même, répondit le chef, assurément plus fier de l'exploit de son fils que Luern lui-même : quand je suis arrivé, le traître était mort !

— Mais c'est Boïo-righ ! s'écria Vercingétorix ⁽¹⁾.

— C'est possible, dit le Volke, qui, étant d'une autre nation, n'avait jamais entendu parler du redoutable chef. Eh bien ! Boïo-righ est mort, voilà tout !...

— Tu as peut-être sauvé les Gaules, reprit le Brenn, et tu m'as, en tout cas, rendu un service important, que je n'oublierai jamais ! Disant cela, le général retira son collier d'or et le passa au cou du jeune Volke, qui le reçut en fléchissant le genou,

(1) Les Gaulois avaient adopté une singulière loi. Afin d'éviter les fausses nouvelles et pour prémunir le peuple contre les émotions, souvent dangereuses chez ces hommes ardents, quiconque avait une nouvelle importante à communiquer devait, sous peine de mort, en donner d'abord communication aux magistrats ou au chef, et ne la répandre qu'après y avoir été autorisé.

(1) Boïo-righ signifie, en gaélique, le Chef-Terrible.